

Visite à Marc Chagall

Andrée Paradis

Numéro 2, mars-avril 1956

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55342ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société des Arts

ISSN

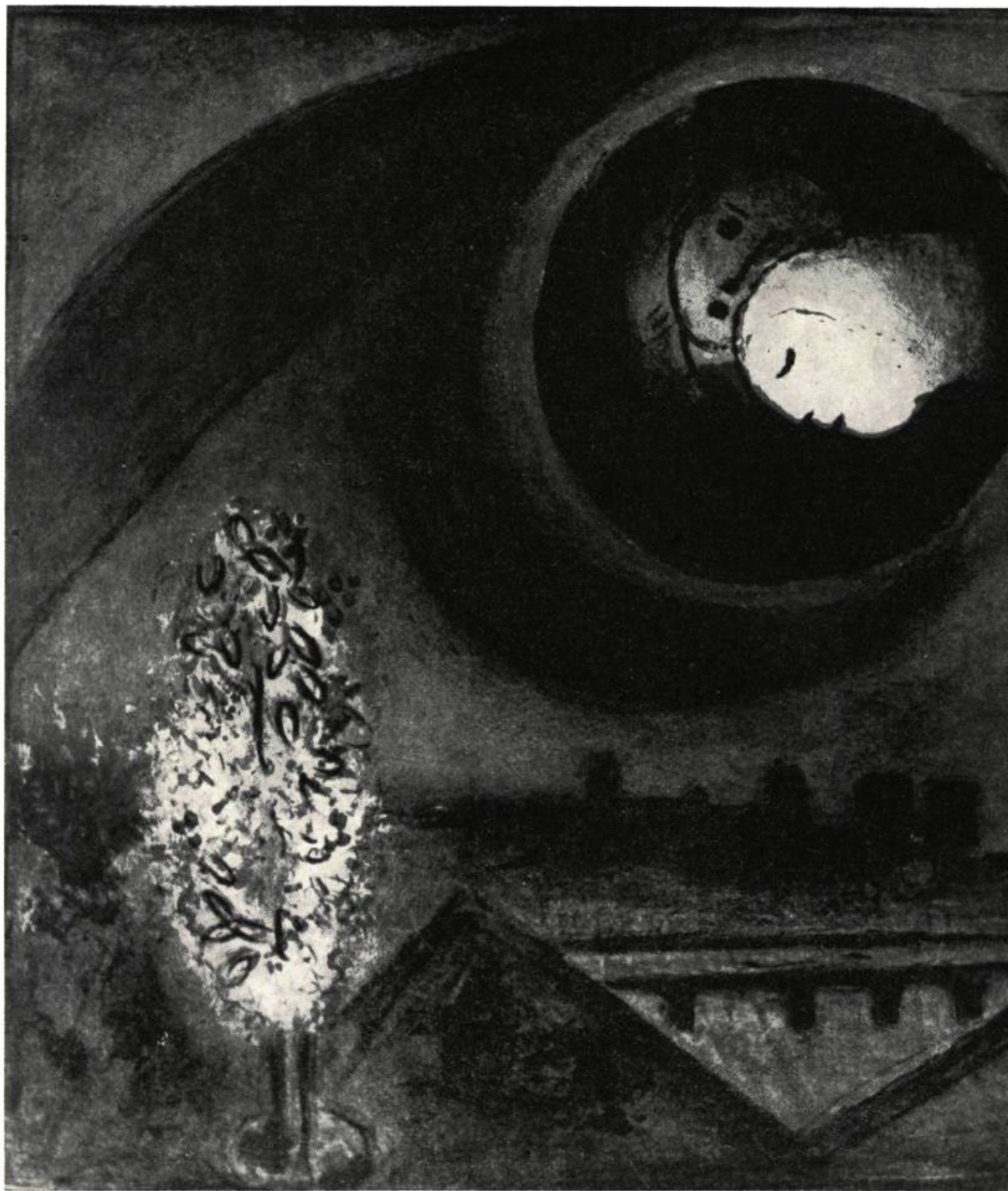
0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Paradis, A. (1956). Visite à Marc Chagall. *Vie des arts*, (2), 18-23.





VISITE À

MARCCHAGALL

PARIS

par

ANDRÉE PARADIS

Chaque artiste subit à sa façon la séduction de Paris. Notre-Dame, l'Opéra, la tour Eiffel, l'arc de Triomphe, simplement les toits de Paris ont inspiré un grand nombre de peintres. Malheureusement ces édifices risquent quelquefois de paraître usés à force d'avoir été peints et pas toujours de la meilleure façon.

Aussi une louange à peu près unanime accueillit, en juin 1954, le *Paris* de Chagall, son *Paris fantastique*, une belle suite de vingt-neuf grandes peintures exposées à la galerie Baeght. Fruit de sept années de labeur et de méditation à Vence, paradis de lumière, où le Maître s'est retiré, cet ensemble de toiles apportait quelque chose de neuf. Chagall n'avait eu d'ailleurs qu'à y mettre beaucoup de lui-même. Sa vision très personnelle lui permet de concevoir un Paris ivre de couleur et intimement mêlé au monde chagallien : celui du rythme, des plantes, des oiseaux et des fleurs, du petit âne et du couple amoureux flottant dans l'espace. Un monde qui échappe à la logique du commun pour exprimer exclusivement celle du poète, de l'artiste.

Marc Chagall n'aime pas la publicité, ni les vernissages mondains. Il se cache. On chuchotait dans les coulisses qu'il avait accepté de passer quelques jours à Paris, à l'occasion de cette exposition, et c'est chez sa fille, Mme Meyer-Chagall, qu'il m'a reçue. La fille de l'artiste a hérité, pour le moins, du goût de son père. L'appartement qu'elle a aménagé, quai de l'Horloge, est un des plus élégants de Paris. Dans un cadre tout blanc : murs, plafonds, rideaux, des toiles et des céramiques de Chagall et des meubles rustiques très anciens, qui parlent d'un pays lointain.

Rien de facile chez le Slave qu'est Chagall. Une silhouette énergique, visiblement tendue, austère même, des yeux impérieux qui fouillent tout, des yeux « bleu de Chagall ». Il s'informe :

— S'occupe-t-on beaucoup du peuple au Canada ? Est-ce à lui que vous destinez le compte rendu de cet entretien et de mon exposition ? Je suis issu du peuple, je n'aime que lui et n'ai de foi qu'en lui : il est tellement plus vrai, plus près de la vie. Il faut demeurer en communication permanente avec son âme collective.

J'écoute un homme simple, qui écarte avec une légère impatience le titre de maître.

— Je suis comme un débutant, je recommence tout chaque fois comme si c'était la première fois.

— *Et l'idée d'une exposition à thème unique ?*

— Elle m'est venue il y a très longtemps, au moment du coup de foudre : ma première rencontre avec Paris, qui date de 1910. J'y suis revenu en 1923, sur l'invitation de Vollard. Mais à chacun de ces voyages je n'ai senti le choc impératif comparable à celui que j'ai éprouvé lorsque je suis rentré d'Amérique en 1947. Là, j'ai eu conscience d'un Paris tout à fait différent et qui s'est imposé à ma sensibilité avec plus de force que les précédents.

— *Vous êtes le peintre de la féerie et du surnaturel, que vient donc ajouter le fantastique à présent ?*

— Pour moi, chaque réalité est fantastique. J'ai un goût profond pour les choses naturelles. La vie m'apparaît très simplement comme un déroulement de la naissance à la mort. Je ne suis pas un visionnaire, contrairement à ce que l'on croit. Je vis, peut-être, à la pointe de la vision. Mais en regardant la vie de très près, la vie toute simple, il n'est pas possible de ne pas voir son caractère extraordinaire.

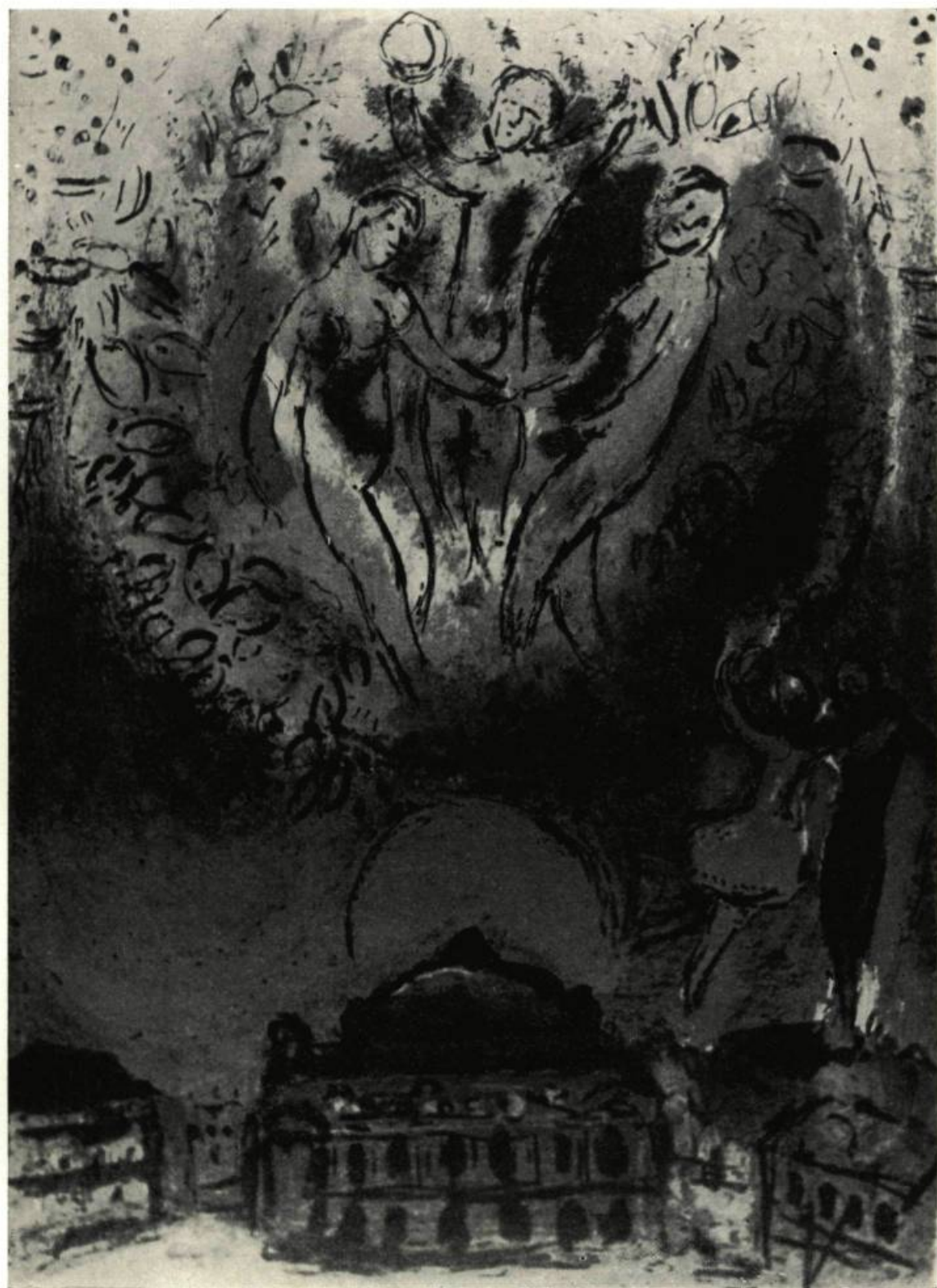
— *Dans vos toiles, il y a des thèmes qui sont très personnels, celui du couple en particulier.*

— Je vous arrête là. N'employez jamais le mot thème. Pas de thème, pas de sujet. C'est à travers ma sensibilité que je vois les êtres et les choses. Je ne veux rien représenter ; je ne veux parler qu'avec la couleur. La couleur, voyez-vous, c'est la vie. C'est elle qui établit le support entre la réalité et la sensibilité.

— *La considérez-vous comme une conquête ?*

— C'est une question d'âge : un jeune peintre ne trouve pas la sienne immédiatement. La couleur, c'est comme la vocation de peintre : un joyau qu'il faut polir. Sans elle, pas de pulsation de vie.

— *Et les influences littéraires, les conceptions métaphysiques, quel rapport avec votre oeuvre ?*



— La vie est un carrefour d'influences.

Elle nous forme tout au long en y ajoutant, en y tranchant. Dans mes amitiés littéraires, j'ai apprécié surtout celles des poètes, la couleur d'un Apollinaire, la fantaisie d'un Max Jacob. Quant aux systèmes métaphysiques, ils m'apparaissent bien compliqués. La naissance, la vie, la mort et l'amour, voilà mes seules nourritures.

— *Et la critique ?*

— Elle me laisse, dans l'ensemble, perplexe. On m'a reproché de tout compliquer, alors que pour moi tout est très simple. Les jeunes critiques ont l'esprit plus ouvert. D'ailleurs j'aime les jeunes, leur enthousiasme. A ce titre, les Américains me sont très sympathiques, justement parce qu'ils sont jeunes, avec les qualités et les défauts de la jeunesse.

Qu'il est jeune lui-même, cet homme de la soixantaine ! Il refuse la muse sévère et triste, se révolte contre l'ennui, a besoin de la gaîté exubérante. Si le destin l'éprouve—cruellement par la mort de Bella, inspiratrice des jeunes années —, son activité ralentit. Mais il se reprend. La vie le reprend. Et tandis qu'il me parle, qu'il exprime sa joie de travailler librement, je me rends à l'évidence d'un jugement de Marcel Arland sur Chagall : « Et la peinture elle-même — celle d'un grand peintre — n'est plus rien d'autre que façon d'aimer. »

Ce grand peintre exprime l'élan authentique et sensible de l'artiste devant la vie. Par la sobriété de la composition, le chant des couleurs, il émerveille qui demeure en quête du langage spontané et inépuisable des poètes.

Andrée PARADIS





Cliché *Inventaire des oeuvres d'art*

Gravure de Paul GAUGUIN, 1891 (Musée de la Province).

Suzanne VALADON — *Femme à sa toilette* (Musée de la Province).

